

Massimo Nava

Le nu au
coussin bleu

Massimo Nava

Le nu au coussin bleu

Traduit de l'italien
par Camille Paul

Illustration de couverture (détail) :
D'après *Nu couché*, Amedeo Modigliani, 1917-1918.

Conception graphique de la couverture :
Maria Maddalena Marin

Titre original : *Il mercante di quadri scomparsi*

Copyright © 2016 Massimo Nava
Première publication en Italie en 2016
par Mondadori Libri S.p.A., Milano.
La présente édition est publiée en accord avec
Piergiorgio Nicolazzini Literary Agency (PNL)

© **Editions des Falaises**, 2017 pour la traduction française

16, avenue des Quatre Cantons

76000 Rouen

Tél. 02 35 89 78 00

www.editionsdesfalaises.fr



*À Giulia, Francesca, Lorenza,
Alessandra et Luna*

AVERTISSEMENT

Ce livre est une œuvre de fiction. Les personnages et les lieux cités sont une invention de l'auteur ayant pour seul but de rendre la narration véridique. Une quelconque ressemblance avec des faits, des lieux et des personnes, vivantes ou disparues, serait fortuite.

« J'étais arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les sensations célestes données par les beaux-arts et les sentiments passionnés. [...] J'avais un battement de cœur, ce qu'on appelle des nerfs, à Berlin ; la vie était épuisée chez moi, je marchais avec la crainte de tomber. »

Stendhal, *Rome, Naples et Florence*

Avant que tout n'advienne

La fille arriva à l'heure. Elle descendit du taxi, tapa le code, attendit que le portail de l'immeuble s'ouvre et traversa le hall jusqu'à une porte vitrée donnant sur la cour intérieure.

Le client se tenait sur le seuil d'un appartement du rez-de-chaussée.

Grand, la cinquantaine, élégant : costume sombre, chemise blanche, cravate à pois et boutons de manchettes.

Il avait l'air d'un banquier ou d'un dandy. Au téléphone, il s'était adressé à elle en anglais.

Elle se présenta sous le nom de Joséphine. Lui répondit s'appeler Duvall : « Robert Duvall ».

L'identité n'a aucune importance, dans ce genre de rencontres un nom en vaut un autre. C'est l'apparence qui prime.

Il était rassurant, elle ne laissait rien transparaître de ses attentes.

« C'est amusant ! Joséphine, comme la femme de Napoléon », fit-il remarquer.

L'appartement, un loft sur deux niveaux, était minimaliste : structure d'acier et béton apparent.

Duvall aimait le blanc. Les canapés étaient blancs, tout comme les murs, les chaises et les tables du salon.

Blanche, aussi, la poudre déposée au fond d'un cendrier en cristal.

Les lattes laquées du plancher et les lumières tamisées donnaient l'impression qu'on se trouvait au cœur d'un nuage. Joséphine songea que l'endroit avait la froideur aseptisée des cabinets médicaux ou des restaurants japonais.

Deux rideaux pourpres constituaient la seule tache de couleur. Ils masquaient les fenêtres qui s'ouvraient sur la cour intérieure.

Duvall l'étudia d'un regard intense, glissant sur le galbe de sa poitrine, l'échancrure arrogante de son décolleté, les muscles harmonieux de ses jambes qui, sous peu, danseraient pour lui.

Joséphine se sentit nue avant même de s'être déshabillée.

L'homme garda ses distances et entama une conversation qui la surprit.

« Le sexe m'ennuie, je recherche la sensualité. Elle seule, telle une symphonie de Mahler, nous permet de rester éloignés de la mort. Vous connaissez Mahler ? C'est un mouvement d'ondes continu, un orgasme prolongé. La beauté et la sensualité sont le secret de la survie. »

Des pensées jetées pêle-mêle et qui ne demandaient aucune réponse.

Il lui prit la main et l'emmena au salon. Dans les rayons de lumière obliques, Joséphine distingua la silhouette de deux autres filles.

Après les archets et les violons, après les cris et le silence, Joséphine se retrouva à courir pieds nus sur le trottoir battu par la pluie, serrant contre elle son sac, sa robe de soie et ses chaussures Chanel, qu'elle avait enlevées pour fuir au plus vite. Elle avait le souffle court à

cause des nombreuses cigarettes et du champagne glacé que Duvall lui versait chaque fois que son verre était vide.

La tête lui tournait, le sang battait à ses tempes et son cœur martelait sa poitrine, pareil aux tambours de Mahler.

Dans un souffle, elle demanda à un taxi de s'arrêter, puis à un autre, mais les voitures s'éloignaient à toute vitesse sur la chaussée trempée et brillante, soulevant des gerbes de pluie. Personne, à cette heure de la nuit, n'avait envie de récupérer une jeune femme ivre et à moitié nue.

Elle supplia encore, elle supplia plus fort : « Ar-rê-te-toi ! Pour l'amour du ciel, ar-rê-te-toi ! ».

Enfin, un véhicule ralentit et la laissa monter.

Quant aux deux autres filles, elle n'en entendit plus parler.

Trois mois auparavant

1

« En repensant à ses parents, il comprit combien il appartenait désormais à d'autres, à quelqu'un qui le traînait de-ci-de-là, avec ces soldats dont il ne voyait que les jambes, avançant au pas dans un nuage de poussière. À force de voir défiler maquis, vallées, clairières, il finit par avoir le sentiment que le monde était immobile, et que c'était lui qui avançait sans but et sans direction. Il entendait, loin devant lui, le grondement des charges, le cliquetis des armes et les appels à l'aide. »

Pour tromper l'ennui des longues nuits glaciales dans les tranchées et résister à l'envie de se pinter à l'eau-de-vie de prune, Milos s'était mis à lire. Autour de lui déferlaient des vagues de haine contenue mais prête à exploser à tout instant.

Il avait, au cours de sa vie, peu lu et peu étudié. Il cherchait désormais à comprendre. Peut-être s'imaginait-il qu'il tirerait un jour avec plus de conviction. Il pourrait ensuite partir au loin, pourquoi pas en Europe, où l'on se saoule au champagne et où vivent des types comme Duvall.

« Bienvenue à l'Hôtel de Paris. » Antoine, le vieux portier de l'hôtel, avait répété ces mots bien des fois depuis vendredi matin, à chaque arrivée de nouveaux clients.

Taxis et limousines aux vitres teintées défilaient sans discontinuer, comme dans un manège, devant le tapis rouge de l'entrée flanquée de vasques d'hortensias qui s'épanouissaient en un joyeux camaïeu de violets.

Le portier esquissait un salut avant ses paroles de bienvenue, prononcées d'un ton aimable et mesuré.

Grand, des moustaches et une barbichette taillées avec soin : son visage n'était pas sans évoquer certaines peintures flamandes. En trente années de service, son ventre s'étant arrondi avec l'âge, il avait dû changer la taille de sa livrée rouge feu, aux boutons dorés et au haut-de-forme noir, détails qui ne faisaient qu'accentuer son élégance naturelle. Le timbre de sa voix, lui, était resté le même, comme s'il l'avait essayé maintes et maintes fois, jusqu'à trouver le plus adapté à l'atmosphère des lieux. Cordial, jamais servile, selon la consigne du directeur, qui ne manquait pas une occasion de rappeler à son personnel que les clients les plus gâtés « dépensent des milliers d'euros par nuit pour être choyés et se sentir comme chez

eux. » Stratégie marketing pour se distinguer du service impersonnel des grandes chaînes hôtelières.

Les habitués le connaissaient et lui rendaient son salut.

« Bonjour, Antoine. Le temps nous jouera-t-il un mauvais tour cette année encore ? » demandaient-ils, le regard levé vers les nuages que le mistral poussait en direction du golfe de Monte-Carlo.

Comme chaque année, à la veille du Grand Prix, le bulletin météorologique suscitait quelques inquiétudes aux spectateurs comme aux organisateurs. En mai, les orages sont fréquents, mais tradition oblige, la course avait toujours lieu à cette période-là, revendiquant clairement son statut de caprice de la saison. Si la piste est mouillée, les probabilités d'accidents augmentent, et ainsi la dose d'émotions et d'adrénaline, de même que la possibilité qu'un outsider remporte le trophée.

De nombreux passionnés se préparaient à assister au spectacle, enveloppés dans des imperméables en plastique jaunes et rouges, qui leur donnaient des allures de produits de supermarché.

L'invasion de la principauté avait débuté quelques jours auparavant. Sur la corniche s'étirait une file de voitures, dont la tôle, chauffée à blanc par le soleil, renvoyait des reflets éblouissants. Les supporters de Ferrari entonnaient des chants et agitaient des drapeaux. Pour eux, l'écurie rouge était devenue une religion, un mythe italien, quand bien même le pilote était allemand, les pneus chinois et les ingénieurs anglais.

Les sens de circulation se trouvaient modifiés par le tracé de la piste. Garde-fous, tribunes et barrières de sécurité étaient dressés aux endroits les plus célèbres : les virages du casino, du tabac, de la piscine et de la Rascasse.

Les chanceux avaient réussi à obtenir une place à la fenêtre d'un appartement, ou bien ils s'étaient vus inviter

sur un des yachts amarrés par centaines, en double et triple file, le long du parcours. Ces privilégiés se mêlaient aux clients des grands hôtels, aux propriétaires de bateaux et aux sujets de la principauté. Aristocrates, cheiks, banquiers et résidents fiscaux se préparaient à un bain de mondanités, entre soirées privées à bord d'un bateau et fêtes sponsorisées par de célèbres marques.

Le rite allait se répéter, pareil aux orages de printemps.

Bernard Bastiani, commissaire de la brigade criminelle, était arrivé à son bureau depuis quelques minutes, sur le coup de neuf heures, lorsque son portable sonna.

« Commissaire, venez immédiatement, il s'est passé une chose... à peine croyable... terrible ! » La voix du policier trahissait son agitation. « Terrible », répéta-t-il à deux reprises avant de parvenir à indiquer l'adresse.

Enfin, les mots sortirent de sa bouche :

« On vous attend au port.

— Au port ? Lequel ?

— Fontvieille. »

Bastiani soupira avec agacement. Cet appel l'empêcherait certainement d'assister aux essais du Grand Prix. Il avait pourtant au fond de sa poche deux billets pour la tribune des Piscines. « Demain, je t'emmène à la course, rien que nous deux », avait-il promis à son fils.

Il écrasa sa première cigarette de la journée, une fine et fade Philip Morris bleue.

Il essayait de dire adieu à ses Marlboro. Le cardiologue avait été catégorique : « Le tabac, la bonne chère, la vie sédentaire, l'alcool : il va vous falloir renoncer à quelque chose. »

Son médecin, Mario Vardelli, était d'origine italienne. Les deux hommes s'étaient liés d'amitié, et le cardiologue lui donnait de précieux conseils, qui tombaient néanmoins dans l'oreille d'un sourd, bien qu'ils soient réitérés

après chaque contrôle de routine, électrocardiogramme et test d'effort.

Bastiani reposa deux dossiers sur son bureau, serra son nœud de cravate et sortit d'un pas rapide du commissariat de police, un immeuble de style néoclassique qui s'élevait sur la place du Casino.

Commençait pour lui une journée totalement imprévue.

Après vingt ans de service dans les banlieues de Paris, Montpellier et Marseille, il s'était décidé (ou pour être tout à fait exact, il s'était résigné) à quitter la première ligne.

Cela faisait deux mois qu'il avait pris ses fonctions à Monte-Carlo. Il connaissait la ville en tant que touriste, avait une fois visité le Musée océanographique et avait souvent entendu dire : « Ici, il ne se passe jamais rien. »

« La retraite fait plus de morts que la délinquance », avait-il plaisanté avec ses collègues marseillais lors de son pot de départ.

Il commençait à y croire un peu, tandis qu'il lisait avec ennui des procès-verbaux de vols et des plaintes de voisins pour tapage nocturne.

Les principales activités de la police consistaient à mettre des contraventions pour stationnement interdit ou à adresser des semonces aux touristes qui jetaient leurs déchets sur la voie publique. Pas un coin du Rocher n'échappait au regard d'une caméra de vidéo-surveillance. Devant les bijouteries et les boutiques de mode, le nombre d'agents de sécurité qui, avec leur costume anthracite semblaient plus discrets et plus chics que les clients eux-mêmes, se multipliait. Entre les gratte-ciel accrochés à la colline et les hôtels particuliers pompeux du bord de mer, partout, la sûreté était une sensation physique, enveloppante et rassurante.

Contrairement à la Côte d'Azur, où la délinquance

frappait régulièrement touristes et riches retraités, dépression, violence et malheur n'avaient pas droit de cité dans la principauté. Un délit était un fait rarissime.

« Qu'est-ce qu'il a bien pu se passer de si terrible ? » marmonnait le commissaire en remontant la rue Louis-Auréglià au volant de sa Renault blanche et bleue.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour rejoindre la zone portuaire, dominée par l'imposant édifice de marbre gris qui accueille le Musée océanographique. Il n'alluma pas sa sirène, ne souhaitant pas ternir l'ambiance festive du Grand Prix. Et il se dit que l'agent, un jeunot chargé de veiller à la tranquillité des yachts amarrés au port, avait peut-être exagéré.

Fontvieille, ou Fontevegia, comme l'appellent encore les habitants d'origine italienne, était un luxueux quartier neuf. Afin de satisfaire les demandes de logements et de pontons d'amarrage, la principauté avait accru sa superficie de la seule façon possible : en gagnant du terrain sur la mer.

« Commissaire, rejoignez le quai Rey à hauteur du restaurant le Michelangelo. »

L'agent avait retrouvé ses esprits et le guidait par radio, donnant ses indications d'un ton professionnel.

Bastiani se gara de travers devant le restaurant, se contrefichant des regards réprobateurs de quelques Monégasques. Il parcourut une vingtaine de mètres à pied et arriva à l'échelle qui menait au quai. L'agent l'accompagna jusqu'à la zone délimitée par un ruban adhésif rouge.

Une petite foule s'était massée là, tendant le cou pour observer ce périmètre à l'odeur de malheur, qui déliait les langues de parfaits inconnus. En cas d'accidents, les curieux se ressemblent tous.

Bastiani se glissa sous le ruban. Il songea que par le passé, il aurait sauté par-dessus : un regret pour son agilité perdue, mais qu'il se promettait de retrouver. Avec un petit régime et un peu de sport.

Il salua ses collègues. Un agent souleva un drap blanc, révélant le cadavre d'un homme retrouvé dans une benne à ordures.

C'étaient les agents de nettoyage de nuit qui avaient donné l'alerte.

Malgré sa grande habitude des homicides sanglants, Bastiani comprit l'agitation du policier qui l'avait prévenu.

L'homme était à moitié nu, les mains attachées derrière le dos par des lambeaux de drap bleu. Des détritiss' étaient collés au sang séché. Le meurtrier lui avait coupé la gorge et avait pratiqué une incision en forme de croix sur son front. Et, mutilation obscène et humiliante, il lui avait tranché les testicules.

On ne distinguait à première vue aucune blessure par balle. L'assassin, quel qu'il soit, avait voulu une mort lente, qui l'aurait fait souffrir jusqu'à son ultime soupir, comme pour un rite sacrificiel.

Bastiani se dit que le meurtre n'avait pas été commis au port. « Ils l'ont tué ailleurs et ils sont venus jeter le corps ici », déclara-t-il aux policiers, qui semblèrent acquiescer.

Ils ne le connaissaient pas encore très bien, mais ils avaient consulté son cv sur l'intranet afin de s'adapter au mieux à leur nouveau supérieur. Ils pouvaient se fier à un homme d'expérience et de bon sens, qui, dès ses premiers jours de service, avait laissé entendre qu'il ne serait pas tout le temps sur leur dos.

Le système de surveillance ayant été renforcé en vue de la compétition et de l'affluence des touristes, l'hypothèse avancée par le commissaire était la plus vraisemblable.

Bars et restaurants étaient ouverts jusque tard le soir, tandis que de jeunes amoureux se promenaient et que les marins, sur les ponts, lustraient bites d'amarrage et poignées de porte.

Le commissaire donna ordre de chercher des témoins. Ses hommes interrogèrent serveurs et gérants de bars, sur le front de mer. Personne n'avait rien vu. Le crime avait probablement été commis après la fermeture.

Mais l'expérience lui suggérait aussi d'autres hypothèses.

Avec les années, il avait appris que le travail d'un bon enquêteur est fait de méthode, de vérifications et de détails en apparence insignifiants mais qui finissent par donner une vue d'ensemble et mener à l'assassin. Il savait qu'il ne lui faudrait écarter aucune piste. Il éprouvait une certaine satisfaction lorsque des enquêteurs et des magistrats plus célèbres que lui, de ceux que l'on voit dans les journaux ou à la télévision, commettaient d'énormes bévues parce qu'ils se fiaient plus à leur aura qu'à l'expérience et à la minutie de l'enquête.

La scientifique passa chaque centimètre du quai au peigne fin. Les agents ramassèrent des mégots de cigarettes, un gant égaré, deux canettes de Coca-cola, une bouteille au cou aussi mutilé que celui de la victime. Un des hommes prit des dizaines de photographies avec un appareil à même de capturer la scène du crime à trois cent soixante degrés, pour ensuite l'analyser dans les moindres détails. Un autre sortit d'une mallette le matériel pour procéder au prélèvement des traces d'ADN.

L'aspect rituel du crime tourmentait Bastiani et il finit par s'en ouvrir à ses hommes : « C'est difficile de traquer les maniaques car on les prend bien souvent pour des personnes normales. »

Une demi-heure environ s'écoula. Son portable sonna à nouveau.

« Bonjour, commissaire. Vous voudrez bien excuser cette mauvaise blague, mais vous arrivez à Monte-Carlo et voilà que les ennuis commencent ! Et en plus, justement la veille du Grand Prix ! On m'a tenu informé. C'est horrible. Y a-t-il des indices ? Vous êtes-vous déjà fait une idée ?

— Nous procédons aux prélèvements légistes et nous recherchons des témoins. Pour l'instant, rien d'intéressant. Aucune disparition ne nous a été signalée. L'homme n'a pas l'air d'être un SDF. Les pieds, les mains... la peau est lisse, les ongles coupés. La cinquantaine. Ça m'a tout l'air d'une mise en scène de psychopathe.

— Commissaire, n'y voyez aucune interférence, faites ce que vous devez faire, bien sûr, mais permettez-moi toutefois de vous recommander la discrétion. Essayons de ne pas impliquer les journalistes, du moins pendant quelques jours. D'autant qu'ils auront bien autre chose à faire ce week-end. George Clooney et Madonna vont arriver. Pas de conférence de presse avant lundi, voulez-vous. »

Bastiani s'apprêtait à répondre, mais il se retint. Avant, dans d'autres circonstances, il l'aurait fait, sans y aller par quatre chemins ni mâcher ses mots, même s'il s'adressait à un supérieur. Il ne supportait pas l'arrogance des chefs, et surtout de bafouer les règles pour faire plaisir à quelqu'un. Mais il venait de prendre ses fonctions et n'avait donc pas encore ses marques. Et puis il n'avait aucune envie d'envenimer dès à présent ses relations avec Vallaud. C'est auprès de lui qu'il passerait ses dernières années de carrière. « Après tout, pensa-t-il, tu es venu ici pour être pépère, non ? »

« Putain, que rien ne vienne troubler le paradis des riches ! », râla-t-il. Mais à mi-voix.

Il ouvrait une enquête sur un homicide macabre, événement « impossible » sur le Rocher, mais les autorités

s'inquiétaient avant tout du retentissement de l'affaire et de la sérénité de la principauté.

La recommandation de Jean-Pierre Vallaud, directeur général des Services judiciaires de Monaco, l'équivalent du ministre de la Justice, devait être suivie à la lettre.

Du moins pour l'heure.